

sion, c'est qu'au contraire des montagnes des Alpes le Weissenstein, qui appartient au Jura, est arrivé à un degré de civilisation qu'il doit sans doute à son voisinage de la France. Pour arriver à sa cime la plus élevée, on n'a qu'à se mettre dans une bonne calèche et à dire : — Marche! Cela vous coûte vingt francs, c'est-à-dire un peu moins cher que si vous faisiez la route à pied et en prenant un guide. Ce mode de locomotion m'allait d'autant mieux, que je commençais à être au bout de mes forces, et que je sentais tous les jours diminuer ma sympathie pour les montagnes. J'en avais laissé derrière moi, que les souvenirs que j'en conservais ressemblaient beaucoup à un chaos, et que, dans cet entassement de Pélon sur Ossa, je commençais vraiment à ne plus distinguer Ossa de Pélon. Aussi je remerciai Dieu de m'avoir gardé, contre ses habitudes providentielles, la meilleure pour la dernière. Je m'étendis aussi mollement que possible dans la calèche, je m'en remis au cocher de la fortune de César, j'élevai Francesco au rang de mon historiographe, lui recommandant de retenir avec attention et fidélité tout ce que la route offrait de remarquable, et je m'endormis du sommeil de l'innocence; trois heures après, je me réveillai à la porte de l'auberge. Je demandai aussitôt à Francesco ce qu'il avait remarqué sur la route; il me répondit que ce qui l'avait le plus frappé, c'est qu'elle avait été toujours en montant.

Comme je n'avais pas pris le temps de manger à Soleure, je recommandai à madame Brunet, mon hôte, de donner tous ses soins au dîner qu'elle allait me servir. Elle réclama une heure pour faire un chef-d'œuvre, et me demanda si je ne voulais pas mettre cette heure à profit en montant sur le sommet du Rothlue. Je frissonnai de tous mes membres : je crus que j'avais été abominablement volé; que la montagne où j'étais si doucement parvenu n'était qu'une déception, et que j'allais être condamné à en grimper une autre avec mes propres jambes; mais, en me retournant, j'aperçus, à travers les portes de la cuisine, un horizon si étendu et si magnifique, que je me rassurai un peu. Je demandai alors ce que je verrais de plus en haut du Rothlue qu'en haut du Weissenstein; on me répondit que je verrais les vallées du Jura, une partie de la Suisse septentrionale, la forêt Noire, et quelques montagnes des Vosges et de la Côte-d'Or; à ceci je répondis que, depuis quatre mois, j'avais vu tant de montagnes, que je me figurais parfaitement ce que celles-là pouvaient être, et que je me contenterais du panorama du Weissenstein. En échange, je demandai s'il serait possible de me préparer un bain; madame Brunet me répondit que c'était la chose du monde la plus facile, et que je n'avais seulement qu'à dire si je le voulais d'eau ou de lait.

Dans les dispositions de sybaritisme où je me trouvais, on devine ce que cette dernière proposition

éveilla en moi de désirs; malheureusement un bain de lait devait être une volupté d'empereur qu'un banquier seul pouvait se permettre. Je me rappelai les mesures de lait parisiennes qu'on déposait à ma porte le matin, et que mon domestique ajoutait mensuellement, les unes au bout des autres, à soixante-quinze centimes chaque; et je calculai que, surtout pour moi, il en faudrait bien deux ou quinze cents, et cela au minimum; or, douze cents fois soixante-quinze centimes ne laissent pas que de faire une somme. Je mis la main à la poche de mon gilet, faisant glisser les unes après les autres, entre mon pouce et mon index, les cinq dernières pièces d'or qui me restassent pour aller à Lausanne; et, convaincu qu'elles ne pourraient pas même suffire pour à-compte, je demandai vertueusement un bain d'eau.

— Vous avez tort, me dit madame Brunet, le bain de lait n'est pas beaucoup plus cher, et il est infiniment plus bienfaisant.

J'osai alors une peur, c'est qu'à cette hauteur le bain d'eau lui-même ne fût hors de la portée de mes moyens pécuniaires.

— Comment? dis-je vivement, et quelle est donc la différence?

— Le bain d'eau coûte cinq francs, et le bain de lait dix.

— Comment, dix francs? m'écriai-je, dix francs un bain de lait!

— Dame! monsieur, me dit ma bonne hôtesse, se trompant à l'intention, ils sont un peu plus chers dans ce moment-ci, parce que les vaches redescendent; aux mois d'août et de septembre, ils n'en coûtent que six.

— Comment? mais, madame Brunet, je ne me plains aucunement de la somme; faites-moi chauffer un bain de lait, et bien vite.

— Monsieur le prendra-t-il dans sa chambre?

— On peut le prendre dans sa chambre?

— C'est à volonté.

— En dinant?

— Sans doute.

— Près de la fenêtre?

— A merveille.

— En regardant le coucher du soleil?

— Parfaitement.

— Et le dîner sera mangeable avec tout cela?...

Mais c'est un paradis que votre auberge, madame Brunet!

— Monsieur, me répondit mon hôtesse en me faisant une révérence, je prends des pensionnaires et fais des remises sur les prix quand on reste quinze jours.

Malheureusement je ne pouvais profiter de l'offre économique que me faisait madame Brunet; je me contentai donc de lui recommander la plus grande diligence, et je montai dans sa chambre. Comme il n'y avait que moi de voyageur, on me donna la plus grande et la plus commode; j'allai au balcon,